

L'écriture féminine au XIX^e siècle en France: modèles et influences

Françoise Simonet-Tenant*

RESUMO:

Nas representações coletivas, o diário pessoal e a carta figuram como um terreno de predileção das mulheres. Este lugar-comum encontra, todavia, uma explicação na história da educação, uma vez que carta e diário pessoal são, no século XIX, uma ferramenta pedagógica importante na educação das moças da burguesia e da aristocracia. Na França, numerosos romances-diários e dois textos factuais que se tornaram praticamente *best-sellers* (o diário de Eugénie de Guérin, publicado em 1862, e o *Récit d'une sœur*, de Madame Craven, publicado em 1866) fornecem às moças modelos de escrita e de edificação moral.

Palavras-chave: Século XIX. Escrita feminina. Diário pessoal. Epistolografia. Literatura francesa.

La lettre et le journal comme terrain de prédilection des femmes

Représentations

- Je vois bien ce que vous pensez de moi, dit-il d'un air grave. Je ferai piètre figure demain dans votre journal. [...]
- Mais peut-être que je ne tiens pas de journal.
- Peut-être n'êtes-vous pas assise dans cette salle et ne suis-je pas non plus assis à côté de vous. Ce sont des faits tout aussi contestables. Vous prétendez ne pas tenir de journal! Comment sans cela vos cousines restées à la maison pourront-elles à votre retour comprendre votre emploi du temps à Bath? Comment raconter comme il se doit les échanges de civilités et de compliments que vous entendez, si vous ne les consignez pas tous les soirs dans un journal? Comment vous souvenir de vos différentes robes et comment décrire dans toute leur diversité l'éclat particulier de votre teint et de vos boucles de cheveux sans recourir constamment à un journal? Chère mademoiselle, je ne suis pas aussi ignorant que vous vous plaisez à le croire des coutumes des jeunes filles. C'est cette charmante habitude de tenir un journal qui contribue, pour une bonne part, à former ce style aisé pour lequel on célèbre aussi généralement les femmes. Tout le monde admet que la rédaction de belles lettres est un art typiquement féminin. La nature y est peut-être pour quelque chose, mais je suis certain qu'elle doit être aidée avant tout par la tenue régulière d'un journal (AUSTEN, 2000, p. 17-18).

Dès 1818, Jane Austen met en scène dans *L'Abbaye de Northanger* avec une ironie subtile la représentation que se fait son héros de l'écriture féminine, faisant d'ailleurs du journal intime une propédeutique à la lettre. Les écritures diaristique et épistolaire apparaissent communément au XIX^e siècle comme féminines, occupations à l'image des travaux d'aiguilles! Comment interpréter cette supposée féminité de la lettre et du journal? Parce qu'on les entend comme des écritures naturelles, à la périphérie de la sphère littéraire, il va de soi qu'on peut les concéder sans réserve comme modes d'expression privilégiés des jeunes filles et des femmes.

Techniques éducatives

Suscitant et confortant tout à la fois les représentations, les éducations des filles de la bourgeoisie et de l'aristocratie encouragent à la pratique de la lettre et du journal. L'écriture et la lecture de lettres ont été un jalon essentiel dans l'éducation de la jeune fille au XVIII^e siècle et dans son acquisition d'un savoir-vivre mondain indispensable. Jusqu'à la fin du Second Empire, l'éducation des filles – et il s'agit plus d'éducation que d'instruction – est essentiellement privée, laissée aux mères et à l'église. La lettre reste durablement un outil (en même temps qu'un impératif) pédagogique: il suffit de songer à l'inflation des manuels épistolaires au XIX^e siècle. Dans une enquête fondée sur un large corpus, Cécile Dauphin a montré le statut hybride de ces manuels, à la fois anthologie littéraire, recueil de modèles de lettres, manuel scolaire et roman épistolaire, et leur rôle dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture¹. Les manuels écrits par des femmes, qu'elles soient aristocrates et expertes en savoir mondain, institutrices ou femmes de lettres, sont essentiellement destinés à un public féminin auquel on tente d'inculquer une norme stylistique – le fameux naturel féminin – et un savoir-vivre fondé sur l'exaltation de la vie domestique et familiale, sur la discrète efficacité de la maîtresse de maison, sur le sens du dévouement de l'épouse et de la mère de famille. La lettre comme technique éducative va être rejointe par le journal. Philippe Lejeune a montré, dans *Le moi des demoiselles*, comment dans les milieux aristocratiques et bourgeois le journal d'enfant est lié à l'éducation des filles à la maison par la mère ou l'institutrice. Pratique pédagogique réservée aux filles (parfois dès huit ans), il doit contribuer à l'éducation morale (comme examen de conscience) et à l'apprentissage de l'écriture. L'utilisation du journal à des fins pédagogiques suppose l'accès des éducatrices au journal, qui surveillent ainsi les progrès stylistiques et moraux de leurs élèves. Les romans-journaux, publiés au cours du XIX^e siècle, proposent aux jeunes filles un modèle d'écriture régulateur et formateur: le journal est présenté comme un exercice de maîtrise qui livre un discours moral et édifiant et qui apprendra à la jeune diariste à acquérir de l'empire sur elle-même. Dès 1834, Madame Tourte-Cherbuliez a publié le *Journal d'Amélie*. Victorine Monnot publie en 1858 un roman-journal appelé à faire date, le *Journal de Marguerite (ou Les Deux Années préparatoires à la première communion)*: au jeune lectorat féminin est proposée l'histoire de Marguerite, de sa dixième à sa douzième année, années d'attente du rite solennel de la première communion. Le succès de l'ouvrage est tel qu'il appelle une suite en 1861, *Marguerite à vingt ans*, qui s'achève avec l'entrée de Marguerite au couvent et la clôture de son journal². En 1864, Élise de Pressensé publie *Le Journal de Thérèse*. En 1867, Marie de Bray, dans *Un intérieur de famille: Journal d'une sœur*, montre combien le journal est entendu comme une instance de contrôle dans l'éducation des filles:

- [...] Trop souvent, un journal est une école de médisance ou de vanité, tandis que ce devrait être, au contraire, le miroir fidèle d'une âme qui cherche chaque jour à se perfectionner.
- Je ne sais plus, en vérité, si je dois continuer.
- Continuez, en suivant cette règle: Vous juger sévèrement; ne point juger les autres; ne point écrire les chimères d'une imagination ardente et tant soit peu légère.
- Et tout vous lire, Bonne Amie, lui dis-je en me jetant dans ses bras.
- Comme vous voudrez, Lucie, je vous laisse libre (BRAY, 1867, s/p. apud MONICAT, 2006, p. 129).

Il y a donc un investissement pédagogique de la lettre puis du journal qui peut expliquer la propension féminine à avoir recours à ces modes d'expression. Néanmoins les deux outils pédagogiques que sont la lettre et le journal remplissent-ils exactement la même fonction? Si dans les années 1850-

1880, les jeunes filles sont le lectorat visé à la fois par maints manuels épistolaires et plusieurs romans-journaux, si maintes d'entre elles s'exercent à la fois à l'écriture épistolaire et diaristique, journal et lettre n'occupent pas nécessairement la même place dans l'éducation. L'apprentissage de la correspondance est celui du savoir-vivre, d'une certaine civilité réglée par nombre de conventions et de prescriptions: que l'on se souvienne des *Lettres à une jeune fille de Madame Bourdon* où Lucie M* écrit à sa filleule, Albertine, pour lui donner maintes recommandations sur l'étiquette des repas, la façon de diriger les domestiques, les arts d'agrément, les bonnes œuvres, l'hygiène, l'amour-propre, les livres conseillés, le style épistolaire, la manière de régler son emploi du temps³... La tenue du journal, si elle a, comme la rédaction de la correspondance, une visée stylistique, semble répondre également à une perspective édifiante qui passe par l'examen de conscience: il s'agit de contrôler les écarts et d'enregistrer les progrès de son âme. C'est peut-être également l'apprentissage d'un savoir-vivre, mais sur fond de salut de l'âme. Aussi la tonalité des romans-journaux est-elle empreinte de gravité. On y fait l'apprentissage de la mort comme l'héroïne du *Journal de Marguerite* qui subit la mort de son frère, de son père, de sa meilleure amie et de sa mère; on prend conscience que la religion est le seul havre dans une vie éprouvée comme l'héroïne du *Journal de Thérèse* qui se clôt ainsi: "Mon Dieu, toi, qui n'es plus loin de moi, mais si près que je me sens enveloppée de ton amour, je ne suis plus seule puisque je t'appartiens" (PRESSENSÉ, 1893, p. 340). La tonalité funèbre et la perspective édifiante sont non seulement l'apanage des romans-journaux mais également de deux textes factuels exemplaires, à la croisée de l'épistolaire et du diaristique.

Deux best-sellers du XIX^e siècle

La question des modèles se pose pour l'écriture de soi comme pour toutes les formes d'écriture. La deuxième moitié du dix-neuvième siècle connaît dans le domaine des journaux personnels de très grands succès éditoriaux: d'abord celui du journal fictif proposé aux jeunes filles en 1858, le *Journal de Marguerite*, suivi de deux textes où s'opèrent sur des modes différents, l'intrication des discours diaristique et épistolaire. Le premier est le journal d'Eugénie de Guérin (1862), recommandé par le clergé aux jeunes filles, vanté par des écrivains et critiques de renom. En 1925, l'on en est déjà à la cinquante-neuvième édition. Dans le cœur des lectrices le journal d'Eugénie de Guérin rivalise avec le *Récit d'une sœur* de Madame Craven, réimprimé vingt fois entre 1866 et 1883.

Ces deux textes se présentent au lecteur avec un léger décalage historique entre l'époque romantique où ils se situent et où ils s'écrivent et le Second Empire où ils sont divulgués au public: ce décalage, source d'une possible nostalgie, a peut-être compté dans le bon accueil dont ils ont bénéficié. À une époque où le naturalisme désenchanté a fait son entrée sur la scène littéraire, où Renan a semé le doute dans les esprits, les textes d'Eugénie de Guérin et de Madame Craven mettent en scène une foi sans failles, qui sait revêtir jusqu'à des accents héroïques. L'on retrouve dans le journal guérinien et dans le récit de Madame Craven des ingrédients similaires: des textes référentiels qui rapportent des événements situés entre 1830 et 1845, l'intensité des liens entre frères et sœurs (auxquels s'ajoute, dans le *Récit d'une sœur*, la dimension sentimentale de l'amour entre deux jeunes époux), l'ombre menaçante de la tuberculose et l'omniprésence de la religion.

Le journal d'Eugénie de Guérin

Le journal d'Eugénie, qui s'est choisi son frère, le poète, Maurice de Guérin, pour destinataire et allocutaire du discours, est un modèle de journal adressé et un bel exemple de journal placé sous

le signe de l'attente et de l'absence, sans autre événement marquant que la consignation des morts et la réception des lettres:

Je suis sortie et suis allée te lire à mon aise dans la garenne. Comme j'allais vite, comme je tremblais, comme je brûlais sur cette lettre où j'allais te voir enfin! Je t'ai vu, mais je ne te connais pas; tu ne m'ouvres que la tête, c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'intime, ce qui fait ta vie que [je] croyais voir. Tu me montres que ta façon de penser, tu me fais monter, et moi je voulais descendre, te connaître à fond dans tes goûts, tes humeurs, tes principes, en un mot faire un tour dans les coins et les recoins de toi-même (GUÉRIN, 1998, p. 70-71, 18 juin 1835).

Le besoin éprouvé par la diariste de l'intimité que seul, son frère semble être appelé à partager, s'exprime de plusieurs manières complémentaires. C'est, tout au long du journal, l'hymne inlassable à sa "chambrette", la chambre à soi où lire, écrire, prier: "Quand quelquefois tout s'agite et bruit en la maison, et que j'entends cela du calme de ma chambrette, le contraste me fait délices; dans mon haut reclusoir, je sens quelque chose des stylites sur leur colonne" (GUÉRIN, 1998, p. 253, 24 janvier 1840). Journal des petits riens intimes, les cahiers mettent également en scène la relation épistolaire entre Eugénie et son frère, remplissant les blancs entre les messages reçus ou envoyés, inscrivant les échanges de lettres dans un contexte, enveloppant en quelque sorte la correspondance. Le journal d'Eugénie est scindé par la mort de Maurice emporté par la tuberculose, et les six derniers cahiers ont une tonalité différente des dix premiers. Le journal d'Eugénie, qui trouvait jusqu'en juillet 1839 sa source dans l'absence du vivant, devenu journal de deuil, ne peut que répéter inlassablement l'absence du mort. Eugénie, comme d'autres diaristes du XIX^e siècle⁴, fixe dans son journal le 11 et 15 février 1840 le récit de l'agonie de son frère, ce "douloureux mortuaire" (GUÉRIN, 1998, p. 267, 15 février 1840). Le journal est devenu tombeau de Maurice.

Le climat funèbre, tonalité dominante du journal après la mort de Maurice de Guérin, a favorisé, le succès de l'ouvrage en un siècle où la médecine est encore impuissante face à des maladies telles que la tuberculose et où le deuil, selon Philippe Ariès, se déploie avec "ostentation": "Les survivants acceptent plus difficilement qu'autrefois la mort de l'autre. La mort redoutée n'est donc pas la mort de soi, mais la mort de l'autre, *la mort de toi*" (ARIÈS, 1975, p. 58). Dans ces conditions les écrits de soi prennent fréquemment au XIX^e siècle des allures de registres obituaire, et les pages des journaux portent l'écho des glas qui accompagnent la mort des proches.

L'Académie française décerne à l'ouvrage, le prix Monthyon, destiné à récompenser l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Instances critiques et membres du clergé font du journal d'Eugénie de Guérin le bon livre à recommander aux jeunes filles et de la diariste un modèle de vie édifiante: "*Ce Journal est véritablement un bon livre dans toute l'acception du mot, un livre qui fait du bien à l'âme en l'élevant vers le ciel par la foi, dont il exhale les plus suaves parfums*" (MANOIR, 1886, p. 72). Dans le sillage du texte guérinien vont être publiées des biographies pieuses de jeunes filles prématurément disparues, textes souvent édités par des ecclésiastiques: soit des extraits de journaux ou de correspondances précédés d'une notice biographique, soit un récit biographique composé avec l'insertion de passages de journal ou de correspondances. C'est ainsi que sont proposées au lecteur les destinées édifiantes d'Herminie de La Bassemouturie, de Joséphine Sazerac de Limagne, et de Valentine Riant, toutes trois lectrices d'Eugénie de Guérin⁵. Le journal de Joséphine Sazerac de Limagne réunit d'ailleurs la trilogie-phare des références édifiantes proposées aux jeunes filles, Eugénie de Guérin, Madame Craven et Madame Swetchine.

Le Récit d'une sœur de Madame Craven

Au centre du *Récit d'une sœur* de Madame Craven, née Pauline de La Ferronnays, s'inscrit l'histoire d'Albert de La Ferronnays, frère de l'auteur, et d'Alexandrine Alopeus. Leur histoire d'amour doit surmonter les obstacles que représentent la différence de religion (Albert est catholique, Alexandrine protestante) ainsi que "l'absence de carrière d'Albert, qui diminuait encore grandement ses chances de fortune" (CRAVEN, 1867, p. 131). Le mariage est célébré le 17 avril 1834, mais le bonheur des jeunes époux, éphémère, est gangrené par la tuberculose qui emporte Albert en juin 1836. Tel est l'objet du premier tome, le second dévoile ce que fut la destinée d'Alexandrine après la mort d'Albert ainsi que celle de deux sœurs de Pauline, Olga et Eugénie. Madame Craven a composé son ouvrage de divers fragments d'écriture personnelle (journaux de son frère Albert, de ses sœurs, de sa belle-sœur Alexandrine, correspondances familiales et amicales aux scripteurs divers) dans une intention édifiante comme en témoigne l'exergue: "Mon Dieu! Votre nom est le premier que je veux écrire en commençant ces pages. Je désire qu'elles vous fassent aimer, plus encore que je ne désire faire aimer ceux à qui elles sont consacrées." (CRAVEN, 1867, p. 1). L'ouvrage s'inscrit dans la ligne des ouvrages d'édification et de pédagogie morale que les femmes de lettres catholiques françaises et anglaises ont largement pratiqués au XIX^e siècle.

Tandis que le journal d'Eugénie de Guérin, comme fréquemment l'écriture diaristique, impose au lecteur son rythme de lecture spécifique, avec ses rituels et ses répétitions, ses blancs et ses tarissements, ses coulées poétiques et ses grâces d'écriture, le récit de Madame Craven est limpide, linéaire et explicatif. Il est canalisé par la narratrice qui ordonne les fragments choisis; il est balisé par ses commentaires et ses notes. Si la diariste Eugénie est somme toute économe de ses épanchements, le kaléidoscope des écrits de la famille de La Ferronnays mêle les registres les plus propres à émouvoir le public: le tragique lié à l'ombre fatale de la tuberculose, le lyrique et le pathétique. Le récit reflète l'état de sensibilité d'une époque et apparaît porté, comme d'autres textes romantiques, vers "l'élément humide": du sang des phtisiques aux larmes de l'émotion en passant par les mers que l'on traverse en quête d'un Orient fascinant (et qu'Albert et Alexandrine évoquent dans leurs journaux de voyage) ou l'archétype de cité maritime que constitue Venise où dépérit Albert.

La consécration du récit se fait sur des critères déjà retenus pour le journal d'Eugénie de Guérin, la valeur apologétique du texte et l'émotion suscitée par une parole authentique et des "sentiments vrais" – une fois de plus on loue la femme qui écrit lorsque cette dernière, pense-t-on, ne semble pas avoir conscience d'être un auteur et d'avoir fait une œuvre.

Des écritures de l'attente

Il est manifeste que dans les journaux et les lettres, plus particulièrement féminins, l'avenir s'inscrit souvent sous la figure de l'attente. Une des fonctions importantes des journaux et lettres des femmes du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e siècle semble d'occuper l'attente qui modèle et consume tout à la fois les destinées féminines. Programmées pour attendre (la première communion, le choix du fiancé, le mariage, l'enfant), les jeunes filles puis jeunes femmes sont tendues vers un avenir qu'elles fantasment plus qu'elles ne le maîtrisent, et lettres et journaux sont là pour remplir l'attente et la combler de mots. L'objet de l'attente est parfois clairement identifié, mais ce n'est pas toujours le cas: "Je ne sais pourquoi, je suis toujours en train d'attendre, sans savoir ce que j'attends" (CRAVEN, 1867, p. 98, 5 octobre 1894). C'est la constatation dressée par l'épistolière Hélène Legros. "Je ne vis que d'attente, de tout l'incertain de mes espérances. À la lettre, je compte

les heures.” (LENÉRU, 2007, p. 27, 9 août 1898), note Marie Lenéru. Plus tôt dans le siècle, on l’a vu, Eugénie de Guérin couche dans son journal les attentes indéfiniment recommencées des lettres du frère. L’attente de la lettre, signe tangible de l’existence du frère aimé, rythme le temps d’Eugénie. La présence ou l’absence de lettres dicte la tonalité euphorique ou dysphorique des entrées du journal: “Point de lettre hier ni d’écriture ici. Je n’ai fait qu’attendre, attendre un mécompte. Triste fin d’une journée d’espérance, qui revient encore aujourd’hui, rien ne peut l’éloigner du cœur, cette trompeuse” (GUÉRIN, 1998, p. 211, 18 mai 1839). La réception des lettres fraternelles constitue les temps forts d’une existence morne, et la lettre reçue est un véritable événement que la diariste hyperbolise:

La journée a commencé douce et belle. Point de pluie ni de vent. Mon oiseau chantait toute la matinée, et moi aussi, car j’étais contente et je pressentais quelque bonheur pour aujourd’hui. Le voilà, mon ami. C’est une de tes lettres. Oh! s’il m’en venait ainsi tous les jours! (GUÉRIN, 1998, p. 43, 9 mars 1835).

Le journal et les lettres sont pour une part des écritures de patience, autrement dit de souffrance, mais aussi de résistance: ils rendent supportable le vide de l’attente qu’ils verbalisent.

La présence de l’autre jouerait donc un rôle notable dans le journal féminin qu’il ne possède pas dans les journaux masculins.⁶ Si dans un tel ordre de comparaison, la généralisation court toujours le risque du cliché, dans la période qui nous intéresse, le journal masculin serait volontiers autocentré tandis que le journal féminin serait relationnel, tourné vers la vie affective et sentimentale de la diariste, mettant fréquemment l’accent sur une figure masculine: le père, le frère, l’époux, l’amant... Il est vrai que les femmes sont le plus souvent cantonnées aux devoirs domestiques et que leur sphère d’activité est fréquemment réduite à la clôture de la maison familiale: “Un frisson continu devant le néant, l’exil des journées de femmes, sans lien avec la vie, sans communications à cause du retranchement des fonctions” (LENÉRU, 2007, p. 140, 1^{er} novembre 1902). Dans cette perspective, l’autre masculin est l’indispensable médiateur avec le monde extérieur.

Que cet autre s’incarne volontiers dans une figure d’allocutaire, nous l’avons observé dans maints exemples. Sans doute faut-il établir une relation entre les modalités de la pratique éducative du journal et la disposition féminine à adopter une forme adressée. Les diaristes devenues adultes peuvent être influencées dans la tenue de leur journal par les modèles inculqués. L’utilisation par la petite fille du journal dans un cadre éducatif en a fait un lieu d’écriture sinon largement ouvert, du moins possiblement livré au regard des éducateurs. Le roman-journal publié en 1858 qui a fait date, le *Journal de Marguerite* de Mlle Monniot et qui a exercé sur le jeune lectorat féminin une influence notable, propose une matrice d’écriture où s’impose la prise en compte d’un regard extérieur:

Vendredi, 14 novembre

Mademoiselle veut que je raconte ma journée d’hier, à la place de mon devoir de style, pour que cela me serve de narration. On croirait que c’est plus facile que de dire les histoires des autres, puisque c’est à moi que tout est arrivé, et que, pour mon journal, je ne me gêne guère ordinairement. [...] J’essaierai donc, et voici que je commence.

[...]

Voilà ma narration finie. Mademoiselle trouvera qu’il y a encore des longueurs, des inutilités peut-être, et de mauvaises tournures de phrases, et que je ne mets pas bien les imparfaits du subjonctif; et puis, que je répète trop: *j’ai dit*, ou: *elle a dit*, etc. Mais, ma chère Mademoiselle, je vous assure que j’ai fait tout ce que j’ai pu. Je m’arrête maintenant, car ma main est très lasse, quoique j’aie écrit cela en plusieurs fois (MONNIOT, 1867, p. 37-44).

La réalité redouble la fiction, et les jeunes diaristes mentionnent au sein même du journal la présence d'un regard extérieur censeur sur leurs écrits: "Je ne suis pas trop contente d'être obligée de montrer mon journal à M. le curé, parce que c'est un autre que le bon Dieu, maman et moi. Enfin, si cela peut lui faire plaisir! La vérité est que cela m'ennuie de montrer mon journal, parce qu'il faudra que j'y mette ce que je ferai de mal" (LESEUR, 1877-1881 apud DAUZET, 2006, p. 244). Réaction compréhensible et amusante où l'on apprend que l'examen du journal est une affaire à trois – "le bon Dieu, maman et moi" – et où le curé fait figure d'indésirable. Le régime dialogique de la prière, présente dans des journaux de petites filles conçus comme des exercices spirituels, ne peut manquer d'exercer sa prégnance, et la figure de Dieu, qu'il soit dispensateur de blâmes, de bienfaits ou qu'il exerce une bienveillance tutélaire, est volontiers interpellée. Quand bien même l'allocutaire ne sera plus Dieu, le journal féminin peut garder l'empreinte d'une forme adressée. Comment l'objet de l'attente ne se changerait-il pas en allocutaire du journal et n'en conditionnerait-il pas durablement la structure énonciative?

Si nous avons précédemment évoqué les stéréotypes sociaux selon lesquels lettre et journal seraient des pratiques d'écriture sexuée, essentiellement dévolues aux femmes, l'étude de la forme adressée du journal, située aux confins des genres épistolaire et diaristique, nous ramène inéluctablement à la question du paramètre du genre (dans le sens de construction sociale des sexes). Il est manifeste que les exemples de journaux adressés (que cette adresse soit ponctuelle et circonscrite ou envahissante) sont majoritairement féminins. On doit donc se poser la question d'une forme "genrée" du journal adressé même si la démonstration proposée n'est qu'une hypothèse.

Vers une émancipation de l'écriture féminine

Certes Eugénie de Guérin a été érigée par la critique et le clergé comme un modèle idéal pour un public de jeunes filles; la réception de ces dernières a été néanmoins plus nuancée, partagée entre admiration, découragement – le modèle tant de la diariste que de la sœur vertueuse est trop parfait – et déception:⁷ "Je lis maintenant le journal d'Eugénie de Guérin et ce livre ne me plaît pas autant que le journal de Marguerite" (LAFORGUE apud LEJEUNE, 1993, p. 205). Captivée par le *Journal de Marguerite*, sa dimension romanesque, ses accents pathétiques, la jeune lectrice connaît sans doute en découvrant le journal d'Eugénie de Guérin quelques difficultés d'accommodation: il s'agit de passer d'une écriture à effets, celle du roman-journal, à un mode d'écriture différent, celui du journal authentique, nécessairement plus répétitif, plus allusif, moins séducteur. De même, si maintes lectrices sont captivées par la dimension pathétique et romanesque du *Récit d'une sœur*, il en est d'autres pour être agacées par son caractère édifiant, fort accentué dans le second tome:

J'ai terminé le 1^{er} volume d'un livre dont on a déjà dévoré treize éditions: *le Récit d'une Sœur*. Je m'attendais à des âmes d'élite; je n'ai trouvé qu'un jeune homme manquant de virilité et une jeune fille comme toutes les autres; seulement l'un et l'autre s'aiment comme on aime dans les romans (comme je voudrais aimer) (VERRIER, 1994, p. 44, 3 décembre 1867).

J'ai lu la moitié du 2^e volume du *Récit d'une Sœur*. Les personnages y deviennent tout à fait des saints, des saints de la douleur. Mais... comme je le disais hier, je me claque, je me pince de fureur, car... je n'ai de sympathie pour personne. Alexandrine? Eugénie? Olga? Pauline? Oui, oui, elles sont toutes édifiantes, unies, douces, charitables, charmantes, mais, mais, mais je ne les aime pas. Je ne sais pas

pourquoi, j'en suis très mécontente, mais elles ne m'inspirent pas de sympathie et la sympathie ne se commande pas (VERRIER, 1994, p. 46, 10 décembre 1867).

Deux décennies après la découverte que fait Lucile Le Verrier du *Récit d'une sœur*, les jeunes filles du XIX^e siècle qui ne sont pas toutes des oies blanches et qui ont, pour certaines, des désirs d'émancipation et des ambitions qui ne se limitent pas à celle d'une vie édifiante, d'une "vie bornée à l'horizon du foyer, où les pensées sont plus nombreuses que les événements" (MANOIR, 1886, p. 74), vont se voir proposer avec Marie Bashkirtseff un tout autre modèle de vie et d'écriture, l'image d'une jeune fille, à la grande liberté de ton, audacieuse et peu préoccupée de devoirs religieux, mais animée par des ambitions intellectuelles et artistiques et par le souci de se survivre par son œuvre.

Dès lors que l'écriture épistolaire ou diaristique s'affranchira de sa perspective éducative et édifiante, elle sera ressentie comme subversive et menaçante, et les manuels épistolaires vont s'employer à canaliser les effusions virginales. C'est le sens des avertissements de deux auteurs, Madame Bourdon et Henriette Large:

Oh! mon enfant, qu'il faut être bien sûr du cœur auquel on se confie, pour oser parler de soi, pour épancher ses peines, ses pensées, ses plus secrets sentiments, avec la conviction qu'on n'ennuie pas, qu'on ne déplaît pas, et que cette expansion ne sera pas raillée ou trahie! Voilà ce que l'expérience de la vie me dicte, et c'est au nom de la triste science qu'on acquiert par les années, que je vous engage à ne pas entretenir de correspondances romanesques avec une amie, à ne pas vous monter la tête afin d'avoir de jolies choses à dire, en attendant que vous ayez de belles aventures à raconter. Ces échanges de lettres qui exaltent l'imagination des jeunes femmes, qui les font sortir de la vie ordinaire sont un grand danger lorsqu'elles ne sont pas un grand tort (BOURDON, Madame (Mathilde Froment), 1859, p. 140-141).

Les journaux intimes sont également ressentis comme potentiellement dangereux:

Mon Journal

Sous ce titre on ne peut plus vulgaire, les choses les plus ravissantes ont été écrites, et aujourd'hui il est peu de jeunes filles qui ne soient prises de cette monomanie d'écrire leurs pensées intimes. Or, comme à tout prix elles veulent donner à leur journal une nuance poétique, et que rien n'est plus poétique qu'un chagrin de cœur ou qu'une tendresse enthousiaste, ces jeunes filles cherchent à se faire elles-mêmes un petit roman dont elles sont les héroïnes, et leur imagination s'en va à bride abattue vers des régions idéales et des horizons bleus et rosés (LARGE, 1894, p. 55).

Néanmoins les manuels et romans normatifs n'ont pas asphyxié les pratiques diaristique et épistolaire que certaines jeunes filles, de plus en plus nombreuses à compter des deux dernières décennies du dix-neuvième siècle, sauront détourner de leur visée éducative pour en faire le lieu d'expression d'un moi véritablement intime.

Women writing in France's XIX century: models and influences

ABSTRACT:

In collective representations, the personal diary and letter appear as the preferred forms of women writing. This common place of production, however, finds an explanation in history of education, since the letter and personal diary are, in

the XIX Century, an important pedagogical tool in the education of high classes young women. In France, many romances written under the inspiration of diary genre and two factual texts which have become *best-sellers* to be (Eugénie de Guérin's diary, published in 1862, and Madame Craven's *Récit d'une soeur*, in 1866) provide the ladies models of writing and morality.

Keywords: XIX Century. Women writing. Personal diary. Epistolary writing. French Literature.

Notas explicativas

* Université Paris-XIII, Cenedolo

- ¹ Voir Cécile Dauphin, *Prête-moi ta plume... Les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, Paris, éditions Kimé, 2000. L'auteur s'est appuyé pour son analyse sur 195 manuels publiés entre 1830 et 1900 et 98 auteurs: 33 auteurs sont anonymes, sur les 65 restants, 20 % sont des femmes.
- ² Madeleine Lamère, auteur de *Victorine Monniot ou l'Éducation des jeunes filles au XIX^e siècle: Entre exotisme et catholicisme de combat* (L'Harmattan, 1999), estime que, pour 158 éditions au moins, le nombre d'exemplaires atteint se situe entre 300 000 et 500 000 exemplaires.
- ³ Madame Bourdon (Mathilde Froment), *Lettres à une jeune fille*, Paris, Casterman, 1859.
- ⁴ Voir le journal de Marie-Louise Chavent qui raconte dans son journal en 1879 l'agonie de sa sœur aînée, Pauline (cité par Ph. Lejeune, C. Bogaert, *Un journal à soi*, Paris, Textuel, 2003, p. 179).
- ⁵ Herminie de La Bassemoulturie, *Souvenirs biographiques et littéraires*, recueillis par le R.P. Henri Thomas, Paris, Casterman, 1867. Joséphine Sazerac de Limagne, *Journal, pensées et correspondance*, précédés d'une notice biographique, Paris, Librairie Adrien Le Clere, 1874. Valentine Riant, *Notes et Souvenirs 1860-1879*, Paris, Imprimerie de L'œuvre de Saint-Paul, 1880.
- ⁶ Voir Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 72.
- ⁷ Sur la réception du journal d'Eugénie de Guérin, voir l'article très nuancé et bien informé de Marilyn Himmesoète, Influence et rôle du journal d'Eugénie de Guérin sur les jeunes diaristes ordinaires du XIX^e siècle. *Revue du Tarn*, n° 202, p. 269-284, été 2006.

Referências

- ARIÈS, Philippe. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*. Paris: Le Seuil, 1975.
- AUSTEN, Jane. *Ceuvres romanesques complètes I, L'Abbaye de Northanger*. Paris: Gallimard, 2000.
- BOURDON, Madame (Mathilde Froment). *Lettres à une jeune fille*. Paris: Casterman, 1859.
- BRAY, Marie de. *Un intérieur de famille: Journal d'une sœur*. Paris: Sarlit, 1867 apud MONICAT, Bénédicte. *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoire pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 2006.
- CRAVEN, Madame. *Récit d'une sœur, t. I*. Paris: Didier et Cie, 1867.
- GUÉRIN, Eugénie de. *Journal*. Andillac: Les Amis des Guérin, 1998.
- LAFORGUE, Louise. 26 avril 1864 apud LEJEUNE, Philippe. *Le moi des demoiselles*. Paris: Le Seuil, 1993.
- LARGE, Henriette. *Traité de style épistolaire, à l'usage des maisons d'éducation*. Lyon: Vitté, 1894.
- LENÉRU, Marie. *Journal 1893-1918*. Paris: Bartillat, 2007.
- LESEUR, Elisabeth. *Journal d'enfant (1877-1881)* apud DAUZET, Dominique-Marie. *La mystique bien tempérée*. Paris: Cerf, 2006.
- LE VERRIER, Lucile. *Journal d'une jeune fille Second Empire (1866-1878)*. Paris: Zulma, 1994.
- MANOIR, Mgr Joseph Deschamps du. *Mademoiselle Eugénie de Guérin et ses œuvres, Dernières feuilles détachées*, Naples, 1886.

MONNIOT, Victorine. *Le journal de Marguerite (ou les deux années préparatoires à la première communion)*. Paris: Librairie catholique de Perisse Frères, 1867.
PRESSENSÉ, Élise de. *Le Journal de Thérèse*. Paris: Fischbacher, 1893.